



HAL
open science

L'inconscient des guerres de religion: Denis Crouzet et la psychanalyse

Antoine Roulet

► **To cite this version:**

Antoine Roulet. L'inconscient des guerres de religion: Denis Crouzet et la psychanalyse. Caroline Callard; Tatiana Debaggi Baranova; Nicolas Le Roux. Un tragique XVI^e siècle, mélanges offerts à Denis Crouzet, Champ Vallon, 2022, Epoques, 979-10-267-1100-1. halshs-03880663

HAL Id: halshs-03880663

<https://shs.hal.science/halshs-03880663>

Submitted on 1 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'historien des profondeurs, l'inconscient des guerres de religion :

Denis Crouzet et la psychanalyse

« Fidèles à notre dessein, restons dans le domaine des faits
psychologiques »

Lucien Febvre, *Martin Luther, un destin*.

« Mais banaliser à l'envie, est-ce comprendre ? »

Alphonse Dupront, *Du sacré*.

Les choix méthodologiques de Denis Crouzet et la liberté herméneutique qu'ils revendiquent ne sont pas du goût de tout le monde et en font une figure à part dans l'historiographie française. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour un historien qui a toujours plaidé pour une conception de l'historiographie comme chaîne de transmission et milité contre l'oubli des générations précédentes. Un large consensus, commun aux sciences sociales mais particulièrement visible en histoire, énonce aujourd'hui qu'on ne peut pas se risquer, pour des raisons jugées évidentes, à formuler des hypothèses sur la psyché du passé et que l'histoire, selon un lieu commun bien établi, ne peut sonder les reins et les cœurs. Ce court texte n'a pas vocation à défendre la position inverse mais constitue une lecture, forcément incomplète et discutable, du travail inlassable de Denis Crouzet pour jouer avec ces lieux communs. Cette précision est d'autant plus nécessaire qu'il ne saurait être question en si peu de mots de revenir sur l'ensemble des voies par lesquelles la psychanalyse a travaillé dans la durée le projet intellectuel de Denis Crouzet et que la mise en évidence d'une forme de posture figée et transversale de son travail vis-à-vis de celle-ci trahirait à la fois sa perspective historienne et le caractère longuement latent de la psychanalyse dans ses recherches, qui se laisse d'autant plus voir que l'historiographie, dans le même temps, tendait à refouler ces problématiques pour asseoir sa posture scientifique.

Ces scrupules, partagés par nombre de psychanalystes, n'étaient pas ceux des fondateurs. Freud n'a pas hésité à écrire sur un cas de possession du XVII^e siècle et plus tard sur Wilson, qu'il n'avait jamais croisé, Karl Abraham a écrit sur Segantini, qu'il n'avait jamais rencontré. Le cas fameux du président Schreber, comme on le sait, est tiré de son journal et non d'une analyse en bonne et due forme. Du côté des historiens, ces réticences sont anciennes mais le principe d'une incursion dans les tensions des intériorités du passé n'a pas toujours été rejeté en bloc et *a priori*. Lucien Febvre se méfiait des psychanalystes « qu'aucune facilité ne rebute »¹ mais n'appuyait pas la légitimité de sa science sur le déni des faits psychologiques. Tout au contraire. Le dialogue entre les sciences humaines, les psychologues et les psychanalystes a été constant, quoique minoritaire, au moins jusqu'à la fin des années 1970,

¹ Lucien Febvre, *Martin Luther, un destin* (1928), Paris, PUF, 1999, p. 22.

en anthropologie, en histoire – qu'on pense à l'héritage de Michel de Certeau - et, à un moindre degré, en sociologie.

Pour autant, dans les dernières décennies, cet espace semble s'être largement réduit, sinon refermé, jusqu'à ces toutes dernières années². Là est sans doute la coupure avec une partie de la tradition. A rebours de cette tendance, des *Guerriers de Dieu* (1990) à *Charles V, Empereur d'une fin des temps* (2016) l'œuvre de Denis Crouzet dévoile et explicite l'implication de la tradition psychanalytique dans le travail historiographique. Sa présence, d'abord discrète et comme latente, mais quasi continue, se fait plus assumée depuis ce dernier ouvrage. Les références aux pères fondateurs de la psychanalyse, et tout particulièrement à Freud, sont d'abord sporadiques et générales, souvent implicites, puis plus spécifiques, qu'il s'agisse de citer la correspondance ou de renvoyer directement à leurs travaux et aux cas les plus célèbres. Tout se passe comme si la psychanalyse était chez Denis Crouzet présente avant les analystes. Elle est d'abord un lexique, une atmosphère intellectuelle, un ensemble d'images familières, de mots-clés (angoisse, inconscient, imaginaire, pulsion, latence, paroxysme, clivage, etc.) qui chacun, d'une manière ou d'une autre, sont marqués par la psychanalyse, au double au sens où ils en portent la trace et en sont des marqueurs pour le lecteur. En un sens, la manière dont la psychanalyse se rend présente dans le travail de D. Crouzet est un exemple d'un certain usage de l'interdisciplinarité qui répugne à l'importation brutale des concepts et digère par avance les autres disciplines pour les infuser comme par incidence dans l'écriture, en jouant sur l'imaginaire des mots davantage que sur une explicitation des idées qu'ils sont supposés porter, qui courent le risque de devenir des servitudes intellectuelles. La méthode, dans un premier temps, consiste davantage à déplacer un terme d'un champ à l'autre et à voir ce qu'il fait à notre compréhension du passé qu'à importer une théorie qui passera les archives au tamis pour ne laisser subsister que ce qu'on allait y chercher. Sur ce plan, isoler la psychanalyse comme nous allons le faire dans les pages qui suivent, trahit la logique de la réflexion telle qu'elle transparaît dans son écriture.

La réintroduction de la psychanalyse en histoire au moment où elle semblait s'y marginaliser et le désir de prendre les modes et les prêts-à-penser historiographiques à rebrousse-poil constituent une bonne porte d'entrée de ses usages chez Denis Crouzet, chez qui le recours à l'héritage freudien ne vise pas à se substituer dérisoirement au thérapeute pour expliquer les soubresauts de l'histoire à partir de trauma individuels mais à repenser le rapport à la discipline, le rapport au temps et la place introuvable de l'individu dans les processus du changement historique.

Dans le jeu de l'interdisciplinarité, Denis Crouzet penche davantage vers les lettres et l'anthropologie que vers la sociologie. Les entretiens publiés avec Natalie Zemon Davis s'en expliquent très bien et revendiquent une place dans la tradition des « sciences humaines » contre l'héritage des « sciences sociales » tout en récusant la prise de distance moderniste et « froide » qu'on pourrait imputer à la posture des sciences humaines³. Tout se passe en effet comme si la légitimité de l'histoire comme « science » passait par le refoulement de toute

² Au moment où nous bouclons ce texte paraît l'ouvrage d'H. Mazurel, *L'inconscient, l'oublié de l'histoire*, Paris, Seuil, 2021, qui revient en détail sur les relations difficiles entre les deux disciplines depuis les années 1970 et dans lequel on trouvera une bibliographie aussi exhaustive sur la question.

³ Nathalie Zemon Davis, Denis Crouzet, *L'histoire tout feu tout flamme, entretiens*, p. 162. Voir aussi « Angoisses eschatologiques. Entretien avec Denis Crouzet », *La cause du désir*, 2015/2 (N° 90), pp. 41-53.

interrogation sur les intériorités du passé pour arrimer fermement la discipline aux « sciences sociales » en s'appuyant sur une lecture simpliste de l'héritage durkheimien, forçant le partage entre faits sociaux et faits psychologiques. Cette frontière est artificielle et les premiers durkheimiens, dont le projet était de mener une sociologie des catégories de l'entendement, le savaient bien. Il reste que le refoulement du domaine de la psychologie a servi ces dernières décennies l'institution de la discipline comme science. Dans ce contexte, la présence de la psychanalyse chez Denis Crouzet est d'abord le signe d'un positionnement qui renvoie dos-à-dos l'appareil critique des sciences sociales et l'héritage positiviste classique, une manière de se placer en deçà des traditions, dans les profondeurs, en sondant les tensions de l'intériorité, à la fois au plus près des hommes et femmes du passé, et au plus loin des réflexes historiographiques, en suivant en cela un héritage qui ne surprend pas. Alphonse Dupront est ici un passeur incontournable auquel est emprunté une partie du lexique psychanalytique. Ces préoccupations remontaient chez lui à une double tradition : la phénoménologie husserlienne, qui tire le travail vers une histoire des expériences, intérieures et sensibles, et la psychanalyse elle-même - jungienne chez Dupront, plus freudienne chez Denis Crouzet⁴. La seconde figure à évoquer est celle du Pierre Chaunu des années 1970, chez qui l'arsenal statistique et ostensiblement positiviste de la démographie historique était conditionné à une approche beaucoup moins contrôlée des tensions internes de l'âme humaine qui prenait la forme d'une « anthropologie » très personnelle⁵. La psychanalyse est de ce fait un outil pour placer l'analyse à un niveau qui la mette hors de portée des interrogations historiographiques les plus classiques. Ainsi la critique communément faite à Denis Crouzet de ne pas décliner ses objets en fonction de leur positionnement ou de leurs usages sociaux - aussi fondée soit-elle - peine à saisir sa démarche. Celle-ci répugne à toute tentation typologisante, à toute volonté de réduire les aspérités d'un cas à une banalité formalisable et rassurante et fait du refus de ces déclinaisons une posture méthodologique. Il ne s'agit aucunement de nier ce qui est trop évident – toute société est traversée par des clivages, des tensions, s'organise en fonction de groupes, etc. – mais de récuser toute pensée par case pour saisir des subjectivités en mouvement et en lutte avec les catégories intellectuelles et historiographiques et pour chercher des pulsations communes, souterraines et sous-jacentes, une nappe, ou une onde, comme le suggérait récemment Christian Ingrao⁶. En ce sens, il en va des distinctions (sociales, culturelles, etc.) mises en avant par l'historiographie comme des typologies bâties à partir de l'ethnographie : dans son rapport à l'anthropologie, les logiques que Denis Crouzet peut emprunter à des sociétés présumées radicalement différentes se fondent souvent moins sur une homologie entre des structures sociales spécifiques qui autoriserait à inférer des logiques comparables que sur une forme de condition partagée, qui revendique une posture humaniste. De ce point de vue, le recours à la psychanalyse répond à l'éclatement des savoirs et de l'historiographie en une multitude de champs concurrents et autonomes, à la disparition des grands récits unificateurs ou à l'abdication de toute volonté de synthèse, en revendiquant de saisir une unité et une dynamique collective d'un autre ordre, non par le haut, en donnant la préséance à un facteur (l'économique, le social, le culturel, autant de distinctions dénuées de

⁴ Sylvio Hermann de Franceschi, *Les Intermittences du temps. Lire Alphonse Dupront*, Paris, EHESS, 2014, p. 65-66. De Dupront, « L'histoire après Freud », *Revue de l'Enseignement supérieur*, 1969, n° 44-45, p. 27-63.

⁵ Antoine Roulet, « La tentation mystique ? L'argumentation de La mort à Paris » dans A. Hugon et D. Crouzet, Pierre Chaunu, un historien en ses lendemains, CAEN, PUC, 2021.

⁶ Christian Ingrao, *Le soleil noir du paroxysme, nazisme, violence de guerre, temps présent*, Paris, Odile Jacob, 2021, p. 79.

sens dans cette perspective, si ce n'est comme outil) sur un autre, mais par le bas, en entrant dans un domaine dont il est posé d'emblée qu'il est presque insaisissable. Ce choix d'une position méthodologiquement intenable – partagé par l'analyste, mais d'une manière bien différente⁷ – est un parti-pris pour renverser l'analyse. Là encore, la psychanalyse est d'un grand secours si on ne vient pas y chercher des réponses invariantes, ou des assertions positivistes et définitives sur ce qui constitue la condition humaine, mais un miroir réflexif qui renvoie des questions, des doutes, pas des réponses, qui alimente une herméneutique beaucoup plus qu'elle ne recherche une vérité ou défende une thèse. L'insistance des préfaces et des introductions de Denis Crouzet sur le fait que l'histoire n'est pas close, qu'elle répugne à toute forme de linéarité, qu'elle doit rester ouverte à la contingence, qu'elle constitue un questionnement qui ouvre toujours à d'autres interrogations, est de ce point de vue cruciale. L'historiographie est un processus qui ne peut jamais enfermer son objet, trop fuyant, et toujours prompt à se dérober. Il est des objets que la méthodologie détruit au moment où elle les saisit et qu'on ne peut donc appréhender que comme des points de fuite, ou en usant de stratagèmes qui amènent à les deviner plus qu'à les saisir, sauf à céder aux sirènes du positivisme, qui désigne ici aussi bien l'accumulation non réflexive de « faits » qu'une conception dévoyée de l'histoire-problème selon laquelle, une fois le problème posé, l'historien peut lui apporter une réponse, fut-elle discutable. Plutôt que des réponses à des interrogations historiographiques construites avec précaution, ce que propose le travail de Denis Crouzet, c'est d'historiciser la quête de sens sans rien taire de ses doutes et de ses errements, quitte, comme la lecture qu'il peut donner de Nostradamus, miroir déformé de l'herméneutique historienne, à devoir rappeler qu'il n'y en a peut-être pas et que derrière ce processus, il n'y a que l'angoisse. Cette angoisse eschatologique qui constitue la clé herméneutique la plus durable de son travail est de ces objets qu'on ne saisit que par leurs effets ou leurs symptômes, en faisant parler les documents plus qu'en les lisant, en étant attentif, comme l'analyste, à ce qui s'y révèle à leur insu. Ce sont les gestes, plus que les discours, qu'il faut analyser pour comprendre la logique de la violence religieuse. Les discours tenus dans les sources narratives qu'on peut consulter parlent peu et peuvent ou doivent être traités comme des symptômes de ce qui n'est pas dit, de ce qui est caché, parfois au sujet lui-même et non comme des indices, des sources d'informations ou comme des stratégies discursives pleinement maîtrisées. C'est à la marge du récit, par incidence, en se trahissant, que la logique des choses se révèle, car telle qu'elle elle n'est pas exprimée. Même dans la construction rhétorique de soi, dans le self-fashioning qui a un temps informé les travaux de Denis Crouzet, ce que vise son travail, c'est ce qui échappe aux stratégies bien huilées des acteurs, non pas uniquement ce qui échoue, mais ce qui les agit de l'intérieur et reste hors d'atteinte pour eux, consciemment ou non. Il peut s'agir consciemment d'une volonté d'effacement de soi pour laisser place à Dieu, seul support légitime d'une subjectivation qui ne peut s'assumer comme telle, comme dans le cas de Calvin, ou d'une forme de hantise, comme chez Charles V, porteur inconscient d'ancêtres encryptés⁸, agissant à travers lui et exemple d'une subjectivité traversée par les exigences de la lignée. Le rejet systématique de la biographie qu'on retrouve dans toutes les préfaces des livres consacrés à un seul individu ne relève pas uniquement de la dénonciation, commune, de l'illusion rétrospective propre au genre biographie mais d'un doute plus radical sur la continuité et l'unicité de toute forme de

⁷ Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion* (1974), Paris, Seuil, 2005, p. 69.

⁸ Le modèle organisant le travail est repris à Nicolas Abraham et Maria Torok, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978.

subjectivité. Ce sujet en pointillé, qui n'est paradoxalement perceptible que lorsqu'on se penche sur un cas particulier, est inquiet, au sens premier du terme : il bouge, n'a pas de lieu, se cherche un fondement ailleurs qu'en lui-même et c'est cette subjectivation impossible que l'historien cherche à historiciser. Ce projet intellectuel s'appuie sur une conception du temps qui, d'une part, souligne la contingence des événements, rappelle que le présent est une irruption, bouscule les sujets, est irréductible à des mouvements linéarisables et maîtrisables car il n'est jamais été vécu comme tel, et, d'autre part, porte son attention sur les attentes contrariées, sur le travail de la durée, sur les temps de latence qui font toujours rejaillir le passé dans le présent et qui travaillent les subjectivités de l'intérieur. Partir de l'idée que l'histoire se joue sur la scène de l'intériorité permet d'inverser des perspectives en s'interrogeant, par exemple, moins sur les causes des événements, ce qui conduit au finalisme et justifie les grands récits de la modernité (confessionnalisation, discipline sociale), que sur ce que leur irruption conditionne⁹. Chez Crouzet l'événement n'est pas toujours un point de départ mais un déclencheur qui fait ressurgir un passé antérieur.

De ce point de vue, la notion aujourd'hui si commune d'acteurs – ou d'auteur –, même si elle peut surgir sous sa plume, est très éloignée du travail de D. Crouzet. La psychanalyse fournit des outils, toujours critiquables, pour penser ce qui fait agir les acteurs, ce dont ils sont le jouet, ce qu'ils subissent et qui constitue le moteur de l'histoire, une histoire sans acteur donc, mais non sans individus, une histoire des subjectivités en travail – réflexives, inquiètes, confrontées à une part incompréhensible d'elle-même, plus que des sujet – autonomes, clos – qui fait la part belle aux tensions et contradictions internes et qui rejette la volonté de cohérence que toute biographie exige de son sujet. La démarche est toujours hypothétique, virtuelle, prospective, exploratoire, elle se présente comme une simulation, s'écrit au conditionnel, prétend au vraisemblable plus qu'au vrai, pour renvoyer le reste d'historiographie à ses certitudes, quitte à les railler. Plus que cela, mobiliser la psychanalyse, c'est renvoyer le positivisme à son propre refoulement de ce qui ne rentre pas dans ses modèles, de ce qu'il ne trouve pas dans les sources, ce qui donne à la critique instinctive des propositions méthodologiques de Denis Crouzet des airs de mécanisme de défense, l'historien se faisant incidemment analyste de sa discipline.

Une large partie de l'historiographie charrie en effet, plus ou moins consciemment, une philosophie du sujet dont la psychanalyse pointe les failles. Les réflexions sur les acteurs à partir de leurs motivations ou de leurs buts, et tout le finalisme que cela induit, s'ajustent assez mal avec le travail de Denis Crouzet dont les sujets – en sont-ils vraiment ? – sont animés de motivations ou de désirs profondément contradictoires et ambivalents : la jouissance de l'ascèse ou de l'attente eschatologique, l'anticipation passive du massacre, le crime d'amour de la Saint-Barthélemy sont autant d'images qui, plus que le goût du paradoxe ou de la provocation, enfoncent le clou de l'indiscernabilité et de l'ambivalence du désir, un héritage freudien qui jettent un doute sur l'assurance naïve du récit historiographique classique dans lequel les gens savent ce qu'ils font, savent pourquoi ils le font et cherchent à maîtriser leur destin, même si parfois ils échouent. Si le travail de Denis Crouzet est contemporain d'un retour aux acteurs par rapport à l'historiographie des années 60-80, il constitue pourtant une critique impitoyable de la fable de l'*homo economicus* et du sujet souverain agissant selon des intérêts bien compris. Cette histoire critique reste en porte-à-faux avec tout le travail mené

⁹ D. Crouzet, *Dieu en ses royaumes*, Paris, Champ Vallon, 2015, p. 15.

symétriquement et au même moment par les sciences sociales pour défaire l'utilitarisme et l'illusion du sujet, en encastrant l'économique dans le social. L'argumentation crouzetienne retrouve les accents d'une autre tradition, venue elle-aussi du XIX^e siècle, qui met en avant l'irrationalité fondamentale des choix humains. On pourrait en trouver une généalogie, au-delà de la psychanalyse mais pas si loin d'elle, dans la dérision des *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski raillant l'homme moderne et calculateur et revendiquant le choix du pire, ou chez Nietzsche dévoilant les pulsions derrière les raisons. Au-delà de la symétrie avec les sciences sociales, cette perspective rapproche encore les interrogations de Denis Crouzet de l'héritage des philosophes dits « post-modernes » : les failles du sujet, la critique de la téléologie de la modernité européenne, les interrogations sur les formes de subjectivations sont au cœur du travail de Denis Crouzet sans que jamais il n'épouse, par exemple, le cadre théorique de Foucault. C'est plutôt chez Castoriadis qu'on pourra trouver des éléments théoriques nourrissant son travail¹⁰, et permettant, sans renoncer à la scène de la subjectivité, d'embrasser des perspectives plus larges que l'échelle des singularités individuelles, qui active, actualise des imaginaires plus structurants, cet imaginaire de l'angoisse qui ne cesse d'être mis en mot et mis en rite, qui agit à travers les individus mais face auquel ceux-ci ne sont pas passifs. C'est ce qui permet de faire surgir des parcours individuels dont la signification va très au-delà de leur singularité, tel ce Luther thérapeute qui accomplit en lui une transformation de l'angoisse que d'autres, à sa suite, vont s'approprier. Le désangoissement, voilà un motif qui est peut-être, aussi, chez Denis Crouzet, une fonction de l'historiographie et qui fait de l'historien un analyste et un thérapeute, non du passé, mais du présent.

¹⁰ *Ibid*, p. 9 et 10, qui formalise une conception de l'imaginaire qui doit plus au philosophe qu'à ce que la psychanalyse elle-même a pu apporter directement sur le thème.